

trône. Est-il une sage législature qui laisse impunément violer ses lois ?

Tel n'est pas le sort de l'homme laborieux, surtout à la campagne. Le plaisir succède toujours à la peine, comme à la nuit succède le jour. Quel doux contentement n'éprouve point le cultivateur quand, après avoir semé les sillons qu'il a péniblement formés, il voit surgir une verdure charmante qui monte en épis, et couvre ses sillons d'une riche et abondante moisson ! Comme il oublie ses fatigues, quand, après avoir cueilli ses fruits, il mange en repos avec sa famille les travaux de ses mains ! Nourri du fruit de ses labours, habillé de la laine de ses brebis, ce roi de ses champs voit sans crainte revenir le dur hiver ; dans son humble demeure, occupé de travaux analogues à la saison, il ne craint ni le froid, ni les vents furieux et piquants qui promènent et font voler et tourner en tout sans la blanche neige qui tombe du ciel.

Que dirai-je encore ? Tandis qu'avec la plus douce satisfaction il voit croître chaque jour sa moisson, ses yeux se plaisent à contempler ses troupeaux errant, paissant, et s'engraissant dans de riches pâturages, et lui préparant, l'innocente brebis sa toison pour le vêtir, la vache vigoureuse un lait abondant pour le nourrir et rafraîchir son sang, et un beurre agréable, et un fromage succulent. O quel plaisir, dit Horace, pour le laboureur, quand à l'approche de la fin du jour, il voit revenir à lui ses troupeaux joyeux et bien repus !

Ni les sons de la lyre, ni ceux de la harpe ni ceux d'aucun de ces instrumens de musique enfin, fabriqués pour recréer et charmer l'ennui, ne raisonnent à ses oreilles. Mais n'entend-il pas jour et nuit le doux, l'agréable, le vrai concert des oiseaux, qui viennent comme exprès se placer auprès de lui pour le charmer et l'égayer ? Oui, on le peut dire avec vérité, le cultivateur fait presque tous ses travaux aux sons d'une musique d'autant plus belle et plus charmante qu'elle est naturelle

et plus parfaite, étant l'ouvrage du créateur de l'univers.

Autant l'agriculture fait le bonheur physique des hommes, autant fait-elle aussi leur bonheur moral qui suit le premier comme l'ombre suit le corps, comme la lumière et la chaleur sont inséparables du soleil. En effet, l'âme conduisant le corps, celui-ci est en santé et en paix, quand celle-là est en paix et en santé ; paix et santé qu'elle n'a que quand elle suit les sentiers de la vertu. Or nul ne peut être homme de bien sans Dieu, sans religion. C'est ce que comprenaient les payens eux-mêmes ; c'est ce qu'avoue le trop fameux J. J. Rousseau : " J'ai cru pendant longtemps, dit-il, qu'on pouvait être vertueux sans religion ; mais j'ai bien changé de sentiments. " Oui, la grandeur, la dignité morale de l'homme ne se trouve que dans la fidélité à Dieu et à ses lois. " Romain, disait Horace, tu porteras, sans l'avoir mérité la peine des crimes de tes pères jusqu'à ce que tu aies réparé les temples des Dieux, enfumés et tombant en ruine. C'est parce que tu reconnaissais les dieux pour tes maîtres que tu commandes à l'univers, c'est la source de tous tes succès, et c'est à quoi tu dois tout rapporter".

Or est-il un lieu où la religion est plus en honneur et mieux pratiquée qu'à la campagne ? Au milieu des populations agricoles, la religion soutient toujours les courages ; les bonnes mœurs y sont toujours en honneur, et les traditions pures du foyer domestique y dirigent nécessairement les générations nouvelles, comme un guide tutélaire qui les attend au berceau et ne les quitte qu'à la tombe ? Eh ! comment en pourrait-il être autrement ? La vie du cultivateur est une véritable éducation morale, s'il sait en recueillir toutes les instructions qu'elle renferme. La variété des soins qui lui sont demandés, les productions qui récompensent ses efforts, la régularité des phénomènes dont il est témoin, les circonstances diverses qui l'appellent à réfléchir sur l'utilité de l'ordre, de l'économie et de la prévoyance, le besoin qu'il a des autres hommes alors même qu'il est